L'archipel invisible

L'écriture dans les "cultures de banlieue"

Chikako Mori

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1614>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1614

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

Pagination : 68-76

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Chikako Mori, « L'archipel invisible », *Hommes & migrations* [En ligne], 1297 | 2012, mis en ligne le 01 mai 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1614> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.1614

L'archipel invisible

L'écriture dans les “cultures de banlieue”

Par Chikako Mori,
docteur en sociologie (Ehess) et maître de conférences
à l'université Hitotsubashi de Tokyo

Athènes, Grèce, 1998 © Ad van Denderen / Agence VU'

L'écriture est étrangement absente des études sur les pratiques culturelles urbaines des jeunes de banlieues. Penser que la culture de banlieue serait réfractaire à l'écrit, qu'il y a un déficit d'écriture dans ces territoires revient à tracer à nouveaux frais d'anciennes frontières culturelles entre les lettrés et ceux qui ne le sont pas. Or l'écriture est au centre des expressions artistiques comme le graff, le tag. Ne voir dans le rap ou le slam que des manifestations orales conduit à enfermer les banlieues dans une sous-culture.

On sait à quel point les expressions culturelles et artistiques des jeunes de banlieue issus de l'immigration attirent l'attention depuis le début des années quatre-vingt, au moment où le gouvernement socialiste de l'époque commença à multiplier les discours de célébration de la "France plurielle". Un peu plus tard, dans les années quatre-vingt-dix, le rap, rapidement catalogué comme "musique des jeunes de banlieue", débute une ascension fulgurante, tandis qu'une nouvelle génération de chercheurs commence à s'intéresser également à ces phénomènes culturels, à les répertorier et à les analyser. Ce que l'on va nommer tour à tour "cultures urbaines⁽¹⁾", "culture beur⁽²⁾", "culture de rue⁽³⁾", "culture hip-hop⁽⁴⁾" ou "culture des banlieues⁽⁵⁾", et qui regroupe à la fois des cultures dites "ethniques" (mouvement "beur") et des cultures urbaines (le hip-hop), inclut en fait une palette très étendue de pratiques variées (musicales, corporelles, graphiques, théâtrales et même parfois religieuses). Cependant, l'écriture y reste complètement marginalisée : oubliée dans la plupart des présentations, négligée dans les analyses, elle est quasiment invisible dans cette nébuleuse culturelle pourtant très élastique. Que ce soit dans les médias, mais aussi dans le domaine de la recherche et dans celui des politiques publiques, l'écriture n'apparaît presque jamais comme un élément des "pratiques culturelles de banlieue".

Les banlieues, un espace sans écriture ?

Pour cerner l'ampleur du phénomène, prenons l'exemple d'un des premiers textes sur le sujet du *Monde*, publié en novembre 1990 sous un titre évocateur : "Une nouvelle culture de banlieue". L'auteur y décrit les activités culturelles dans lesquelles s'investissent les "*enfants des banlieues doublement rejetés aux marges de la cité (parce que jeunes et parce que blacks ou beurs)*", pour chercher "*leurs marques, leur espoir : être acceptés tels qu'ils sont*", et évoque successivement la mode vestimentaire et le style de vie ("*Des jeunes en pantalons larges et casquettes de base-ball*"), les tags et les graffitis dus aux "*Aérosols-artistes*" ("*les métros bariolés de tags, c'est eux*") puis, de manière très détaillée, les activités des rappeurs⁽⁶⁾. Mais dans cet article de 2 500 mots, qui a pour but de donner un aperçu d'ensemble de ce qu'on nomme désormais la "culture de banlieue", les pratiques d'écriture n'apparaissent pas une seule fois.

Même constat pour un autre article publié cinq ans plus tard sur l'émergence d'une "culture des cités⁽⁷⁾". Cette fois, le texte présente de manière concrète les pratiques culturelles des jeunes de banlieue ainsi que les initiatives politiques censées les soutenir : danse, rap, musique, théâtre, expositions de peintures, de sculptures et de photographies... mais aucune trace de l'écriture, sauf pour une courte évocation de l'écrivain François Bon qui anime en banlieue des ateliers d'écriture. C'est à la fois la

portion congrue et l'exception qui confirme la règle : une fois encore, tout se passe comme si les pratiques d'écriture n'avaient aucune importance dans la gamme pourtant large des pratiques culturelles rattachées aux jeunes de banlieue. On pourrait sans peine étendre ce constat à la grande majorité des journaux français traitant de ce sujet, aujourd'hui comme hier : dans l'ébullition médiatique autour des pratiques culturelles "issues des banlieues", l'écriture n'existe quasiment pas.

Le constat est similaire, quoiqu'un peu plus nuancé, dans le domaine académique. Les sociologues Christian Bachmann et Luc Basier sont des pionniers en ce domaine. Ce sont eux qui écrivent le premier article publié dans une revue scientifique sur le hip-hop, ainsi qu'un article précurseur sur le nouveau parler des jeunes de banlieue⁽⁸⁾. Ces travaux donnent le ton de ce qui va désormais retenir l'attention de l'immense majorité des chercheurs en ce domaine : ils concernent la danse et le geste d'une part (smurf), et la langue orale d'autre part. Bien que ces chercheurs s'intéressent aussi au traitement spécifique de la langue dans les banlieues, l'écriture n'y est tout simplement pas mentionnée. De même, le sociologue François Dubet, dans son ouvrage de référence *La Galère*, n'évoque "l'écriture" qu'à une seule reprise, vers la toute fin de l'ouvrage, en parlant des "*activités expressives, centrées sur la communication et sur le corps, la danse, la musique, la moto, l'écriture même*"⁽⁹⁾ : comme l'indique le rejet en fin de phrase, et la présence de l'adverbe "même", l'écriture est considérée comme un simple appendice, qui n'entre dans le cadre des "activités expressives" des jeunes de banlieue qu'à titre exceptionnel, et non représentatif. On pourrait faire le même constat dans pratiquement toutes les études sur les pratiques culturelles des jeunes de banlieues depuis les années quatre-vingt⁽¹⁰⁾. Force est de constater la quasi-absence des travaux portant sur les pratiques d'écriture comme si celles-ci en étaient indiscutablement et définitivement absentes... évidence qui n'est en soi jamais questionnée.

Territoires de la tchatche : le "grand partage" oral/écrit

Certes, il existe tout de même des enquêtes et des ouvrages sur les pratiques d'écriture en banlieue. Cependant, si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que ces études portent pour la plupart sur les "difficultés d'écriture", l'"insécurité linguistique", l'"absence de maîtrise de la culture écrite" chez les élèves, ou encore sur la "lutte des enseignants contre l'illettrisme", thèmes autour desquels le débat s'enflamme. Autrement dit, elles sont presque exclusivement centrées sur le cadre (para)scolaire et l'approche de l'acte d'écrire y est quasi uniquement traitée en termes de lacunes, de manque, de déficit de compétences. Ainsi, les pratiques d'écriture des jeunes en banlieue

sont le plus souvent évoquées – quand elles le sont – d’un point de vue normatif et sous l’angle d’une *non-écriture* ou d’une *sous-écriture*.

Notre propos n’est évidemment pas de nier le mérite de tels travaux, qui ont pleinement contribué à mettre en lumière les problèmes qui se posent dans les établissements scolaires. La concentration des études sur le thème de l’“absence de maîtrise” de l’écriture des jeunes de banlieue s’explique effectivement par les grandes difficultés auxquelles sont quotidiennement confrontés les enseignants. Selon les évaluations de la Journée d’appel de préparation à la défense (JAPD), organisée par les ministères de la Défense et de l’Éducation nationale (en direction de tous les jeunes – garçons et filles – âgés de 17 ans), la proportion de jeunes en difficulté de lecture est deux fois plus élevée en Seine-Saint-Denis (18 % dont 8,3 % en grande difficulté) qu’à Paris (9 % dont 3,6 % en grande difficulté)⁽¹¹⁾.

Aux difficultés de “maîtrise de langage écrit” s’ajoutent des formes de “mépris” ou d’“hostilité” chez certains jeunes à l’égard de l’écriture, qui représente la culture scolaire et constitue à leurs yeux le symbole de l’ordre culturel dominant. Tout comme se montrer hostile aux professeurs pouvait constituer un socle de valeurs essentielles pour les jeunes “*lads*” (les “gars”) de la banlieue ouvrière de Birmingham, leur permettant ainsi de se distinguer des “*ear-ole*” (les bons élèves sages), comme l’a bien montré Paul Willis dans une des œuvres emblématiques des *cultural studies*, *Learning to Labour*, l’hostilité à la culture scolaire peut constituer une valeur virile et positive chez les collégiens de la Seine-Saint-Denis⁽¹²⁾.

Mais il convient de souligner que cette image d’“oralité” qui est devenue l’apanage quasi exclusif des pratiques culturelles des jeunes de banlieues n’est pas seulement analytique ou descriptive. Elle est également *prescriptive*, en ce sens qu’elle met en question un rapport plus large et plus souterrain au langage, au monde et à la culture elle-même, d’une manière qui pour être sans doute inconsciente ou informulée, n’en est pas moins redoutablement efficace.

Tous ces éléments engendrent et renforcent en effet ce que l’on pourrait appeler une naturalisation de la “non-écriture” ou la “sous-écriture” en banlieue, selon laquelle il est *normal* que les jeunes de banlieue n’écrivent pas (ou écrivent mal). Ceci s’exprime de manière exemplaire dans les propos de Cécile Ladjali, professeur de français dans un collège de banlieue et écrivain : “*Pour mes élèves, le français classique est souvent une*

Insister exclusivement sur l’aspect “oral” des pratiques culturelles des jeunes de banlieues signifie par conséquent la construction ou le renforcement d’une certaine image d’impétuosité et de réactivité, mais aussi, le plus souvent, de turbulence, de violence et d’agressivité.

langue étrangère qui appelle une traduction. Ils disent : 'De toute façon, la littérature, ce n'est pas pour moi, à la maison il n'y a pas de livres, ce n'est pas mon monde...' Ils s'enferment dans un ghetto linguistique. Et en tant qu'enseignante, je dois travailler contre cet empêchement d'apprendre qu'ils s'infligent. Je travaille contre leur nature, contre les lois de la cité⁽¹³⁾'

Pour Cécile Ladjali, le fait que les jeunes déclarent au professeur “ne pas aimer la littérature” ou “ne pas vouloir écrire” relèverait donc non seulement d'une réalité indéniable, mais aussi et surtout d'une “nature”, “nature” contre laquelle les professeurs doivent se mobiliser. Comme si une “ligne de partage” était tracée, inscrite et même gravée entre la société française et les jeunes de banlieue, par le contrôle implacable de l'écriture, de manière étrangement semblable à celle qui existait entre les bourgeois et les ouvriers au XIX^e siècle ou entre les colonisateurs et les colonisés au temps de la colonisation.

Si les banlieues sont présentées comme des territoires de la “tchatche”, systématiquement associées à une oralité triomphante, c'est donc aussi pour les valeurs contrastées que ces deux registres véhiculent : l'oral est souvent associé aux notions de spontanéité, de vivacité et parfois même de brutalité ; l'écrit à celles de réflexivité, de norme maîtrisée et d'élaboration conceptuelle satisfaisante. Insister exclusivement sur l'aspect “oral” des pratiques culturelles des jeunes de banlieues signifie par conséquent la construction ou le renforcement d'une certaine image d'impétuosité et de réactivité, mais aussi, le plus souvent, de turbulence, de violence et d'agressivité. Nous avons là, nous semble-t-il, un point nodal – mais invisible, non formulé, et comme tel non questionné – de la représentation des pratiques culturelles des jeunes de banlieues comme étant liées à l'oralité, et non à l'écriture.

Et pourtant, ils écrivent...

Pour dépasser cette image stéréotypée, et donner du phénomène une image à la fois plus complexe et plus nuancée, il nous semble indispensable de déplacer le seuil d'analyse du niveau global au niveau des jeunes eux-mêmes et d'essayer de saisir l'écriture non comme un simple objet d'apprentissage scolaire, mais comme un véritable outil d'expression et de communication. L'écriture n'est pas l'apanage de l'école, l'enseignement scolaire n'est pas le lieu unique de l'écriture. Si on regarde le phénomène de plus près, on peut clairement constater que les pratiques d'écriture des jeunes sont non seulement bien visibles en dehors du cadre scolaire, mais qu'elles prennent plusieurs formes variées, contrairement à une idée répandue qui ne voit la culture des banlieues que sous l'angle de l'oralité, de la parole omniprésente ou du corps en mouvement.

On peut tout d'abord évoquer les ateliers d'écriture. Inventés aux États-Unis à la fin du XIX^e, ils se sont progressivement implantés en région parisienne dans la deuxième moitié des années quatre-vingt, notamment dans les zones dites sensibles des banlieues populaires, en Seine-Saint-Denis par exemple. Parmi leurs résultats concrets, un des exemples les plus connus est sans nul doute *Sang Gris*, recueil de textes issu d'un atelier animé par l'écrivain François Bon pendant trois mois à la Courneuve en 1990⁽¹⁴⁾, mais d'autres ateliers ont fait également l'objet de publications sur papier ou en ligne.

Il est intéressant de constater que ce dispositif connaît un tournant important en 2005. Fin novembre et début décembre 2005, juste après les émeutes, le conseil général de Seine-Saint-Denis organise, suite à cet événement, plusieurs rencontres avec les agents administratifs du département et les acteurs des secteurs publics et associatifs travaillant en lien direct avec la jeunesse dans le département⁽¹⁵⁾.

Plusieurs réflexions sont alors menées autour des liens entre la violence qui s'est déversée dans les rues et le peu d'espaces ouverts à l'expression orale, mais aussi à l'expression écrite : le fait que des jeunes aient brûlé des écoles et des bibliothèques – lieux par excellence du savoir livresque et scriptural – amène notamment à s'interroger sur la relation entre la violence exprimée par les actes et la nécessité de développer et de valoriser les activités d'écriture.

À cette nécessité de promouvoir l'expression écrite des jeunes en collaboration avec les écrivains, le conseil régional d'Île-de-France se montre également très sensible et met en place un programme important de résidences d'écrivains, qui prend son essor à partir de 2007. En deux ans, celui-ci va accueillir 57 auteurs qui, pour rapprocher les habitants de la création littéraire, animent des ateliers d'écriture en collaboration avec une structure d'accueil locale (bibliothèques, lycées, entreprises, centres sociaux, associations, etc.).

D'autres pratiques d'écriture peuvent apparaître sous une forme plus neuve, le plus souvent insérées dans des pratiques artistiques telles que le rap, le slam, le tag et le graff, fortement présentes chez les jeunes de banlieue. L'exemple du rap et du slam sont à cet égard éclairants : tous deux sont le plus souvent présentés comme des pratiques purement orales et spontanées, "*un art du spectacle oral et scénique, focalisé sur le verbe et l'expression brute*"⁽¹⁶⁾. Mais si l'on s'intéresse aux processus de création, on s'aperçoit vite que le travail de l'écriture y occupe une place très importante, étrangement sous-

Des auteurs issus des immigrations postcoloniales de banlieue populaire, dont une partie non négligeable a émergé après les émeutes de 2005, innove dans les formes d'écriture, notamment en mélangeant dans la langue française des mots et des expressions venant de langues étrangères.

estimée dans les études qu'on leur consacre. Cette dimension n'est pas visible lorsqu'on observe les rappeurs ou les slameurs exécuter leurs performances sur scène, mais ce qu'ils scandent ou récitent sur scène d'une manière qui paraît si spontanée – et jusque dans les pratiques les plus improvisées comme celles du *free-style* – est en fait, dans l'immense majorité des cas, écrit à l'avance. Cet immense travail d'écriture en amont de la performance orale est trop souvent négligé par les commentateurs : seuls quelques-uns d'entre eux ont l'intuition de son importance, parmi lesquels Hugues Bazin, auteur de *La Culture hip-hop*, qui note que la maîtrise des mots est un des critères de réussite fondamentaux pour les rappeurs, et que leur virtuosité orale ne s'obtient qu'au bout d'"un long chemin d'écriture", ou le sociologue Sami Zegnani, l'un des seuls à affirmer que le rap est avant tout une "*activité scripturale*"⁽¹⁷⁾.

De même pour le tag et le graff, omniprésents en banlieue, mais qui ne sont le plus souvent perçus que comme des objets relevant des domaines du *visuel* ou du *pictural*, et non pas vraiment d'une activité *scripturale*. Pourtant, lorsqu'on interroge les jeunes qui pratiquent cet art, c'est le terme "écrire" qui revient le plus souvent pour nommer leurs pratiques. L'écriture signifie d'abord "*les caractéristiques physiques et matérielles des traces proprement dites, c'est-à-dire la calligraphie*", et désigne "*aussi bien le processus en train de se réaliser que le produit fini*"⁽¹⁸⁾. C'est dans cette double perspective que l'on peut et que l'on doit considérer le tag et le graff comme des formes d'écriture, formes d'écriture aux caractéristiques spécifiques mais formes d'écriture à part entière : non seulement parce qu'ils sont tracés sur les murs à la manière d'une calligraphie urbaine où le lettrage tient une place primordiale, mais aussi parce que dans le travail réalisé aussi bien que dans le processus par lequel les acteurs réalisent un tel travail, la place de l'écriture est fondamentale et omniprésente⁽¹⁹⁾.

Enfin, les pratiques d'écriture des jeunes de banlieue s'observent également dans le domaine littéraire⁽²⁰⁾. Des auteurs issus des immigrations postcoloniales de banlieue populaire, dont une partie non négligeable a émergé après les émeutes de 2005, innovent dans les formes d'écriture, non seulement en mélangeant dans la langue française des mots et des expressions venant de langues étrangères, mais aussi en essayant de rapprocher l'écriture et les cultures urbaines, de la transformer ainsi sous l'influence d'autres matières artistiques telles que la musique ou le cinéma, voire d'autres médias (blogs, Internet).

S'il est peut-être prématuré de dire que ces auteurs inventent un nouveau style littéraire, comme celui que les écrivains antillais ont pu faire reconnaître dans l'espace public français (Chamoiseau, Confiant, Maryse Condé et tant d'autres, ou les théories de la créolisation de Glissant), l'affirmation de la différence identitaire (non seulement ethnique mais aussi générationnelle) de ces auteurs émergents de banlieue participe indéniablement à faire "bouger les lignes".

Le monde de l'écriture, un reflet de l'état de l'exclusion et de la marginalisation des minorités postcoloniales ?

On écrit donc en banlieue, plus et autrement qu'on ne le croit, des pratiques d'écriture diffuses et interstitielles aux formes les plus traditionnelles de l'écriture littéraire. L'écart que nous avons pu mettre en évidence entre les images de la banlieue comme une "zone de non-écriture", et la réalité beaucoup plus importante qu'on ne le croit des pratiques d'écriture dans ces territoires nous invite donc à réfléchir, pour finir, sur ce phénomène contradictoire. Que nous révèle-t-il sur le regard que la société porte sur ces jeunes de banlieue ? Pourquoi ne pas voir l'écriture dans les pratiques culturelles des jeunes alors qu'elle existe de façon évidente ? Pourquoi ne pas considérer l'écriture littéraire des auteurs dits de "banlieue" comme de la littérature tout court au lieu de la considérer plus ou moins ouvertement comme une "sous-littérature" (à visée documentaire, plus ou moins folklorique, ou uniquement comme un témoignage social...) ? Comment peut-on expliquer cet oubli ou cette méconnaissance, comment interpréter cette marginalisation de l'écriture des jeunes de banlieue ? Et quelles significations sociales est-il possible d'accorder à ce phénomène ?

Plusieurs pistes peuvent être ouvertes, que nous ne traiterons pas exhaustivement ici⁽²¹⁾. Toutes cependant se croisent ou se rejoignent dans l'analyse suivante : la non-reconnaissance des pratiques d'écriture des jeunes de banlieue conduit à réfléchir sur ce que représente l'écriture dans une société comme la France. L'écriture n'y est pas tout à fait une pratique culturelle comme les autres, dans la mesure où elle a toujours été perçue et utilisée pour marquer la ligne qui sépare "nous" et "eux", aussi bien à l'intérieur de l'Hexagone (lutte contre les patois) qu'à l'extérieur (idéologie coloniale) : dans cette représentation, les uns sont perçus comme "lettrés", "civilisés", "éclairés", "maîtres d'eux-mêmes" et les seconds comme "non lettrés", "barbares", "obscur", "incontrôlables"⁽²²⁾.

Cette marginalisation des pratiques d'écriture des jeunes de banlieue ne nous semble pas en effet anodine : elle revêt une signification lourde au sens où l'écriture a toujours été liée au pouvoir et souvent utilisée comme un moyen de domination. La visibilité plus ou moins importante des jeunes de banlieue dans certains domaines artistiques comme les cultures urbaines, mais aussi la musique, la danse ou le cinéma, fait contraste avec leur relative invisibilité (ou sous-visibilité) dans le monde de l'écriture, et notamment dans le monde littéraire où les jeunes auteurs dits de "banlieue" semblent avoir plus de mal à se faire une place. Tout se passe comme si la société voulait leur accorder une certaine place, mais qu'elle n'était pas vraiment prête à leur accorder celle de l'écriture. Ce constat nous renvoie aux remarques que

formule le sociologue Philippe Bataille à propos d'une forme particulière de racisme : il explique que le racisme ne se manifeste pas seulement sous la forme de l'exclusion et du rejet total de l'Autre, mais qu'il peut également s'exprimer en reconnaissant l'Autre d'une manière partielle, en lui accordant "*une place mais en dessous de celle qu'on accepte soi-même*⁽²³⁾". ■

Notes

1. Anne Laffanour, *Territoires de musiques et cultures urbaines*, Paris, L'Harmattan, 2003.
2. Ahmed Boubeker, *Les Mondes de l'ethnicité*, Paris, Balland, 2003.
3. David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1995.
4. Hugues Bazin, *La Culture hip-hop*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995.
5. Marc Hatzfeld, *La Culture des cités, une énergie positive*, Paris, Autrement, 2006.
6. "15-20 ans, les pieds sur terre - une nouvelle culture de banlieue", in *Le Monde*, 10/11/1990.
7. "Une 'culture des cités' se développe contre l'exclusion", in *Le Monde*, 11/05/1995.
8. Christin Bachmann et Luc Basier : "Le smurf comme mobilisation symbolique", in *Langage et société*, n° 34, 1985, pp. 7-68 ; "Le verlan : argot d'école ou langue des Keums", in *Mots*, n° 8, mars 1984, pp.169-187.
9. François Dubet, *La Galère*, Paris, Seuil, 1987, p. 307.
10. Une des rares exceptions se trouve chez Gérard Mauger : en décrivant les "tentatives artistiques" d'une fraction minoritaire de la jeunesse des milieux populaires (la bohème populaire), il cite l'écriture au même titre que la danse, la musique et la peinture, sans toutefois développer cette perspective : "Espace des styles de vie déviant des jeunes de milieux populaires", in *Jeunesses populaires. Les Générations de la crise*, Paris, L'Harmattan, 1994.
11. Chiffres publiés dans le rapport de la Délégation générale à la langue française et aux langues en France intitulé "L'illettrisme en France" en 2009, disponible en ligne : <http://www.dglf.culture.gouv.fr/recherche/illettrisme-France/illettrisme-en-france.html>
12. Paul Willis, *L'École des ouvriers. Comment les enfants d'ouvriers obtiennent des boulots d'ouvriers*, Marseille, Agone, coll. "L'ordre des choses", 2011 (*Learning to Labour. How working class kids get working class jobs*, Aldershot, Gower, 1977).
13. "Entretien avec Abdellatif Kechiche et Cécile Ladjali", in *Télérama*, n° 2817 du 10 janvier 2004. C'est moi qui souligne.
14. *Sang Gris, un atelier d'écriture à la Courneuve*, 1991.
15. Voir "Les révoltes des quartiers populaires ». Expériences et analyse de professionnels du département de Seine-Saint-Denis". Disponible sur le site du conseil général (www.seine-saint-denis.fr).
16. Stéphane Martinez, *Anthologie du Slam*, Paris, Seghers, 2002.
17. Hugues Bazin, *La Culture hip-hop, op.cit.*, p. 220 ; Sami Zegnani, " Le rap comme activité scripturale : l'émergence d'un groupe illégitime de lettrés", in *Langages et société*, n° 110, 2004, pp. 67-75. Voir aussi : Christian Béthune, *Le Rap, une esthétique hors la loi*, Paris, Autrement, 1999 ; Bettina Ghio, "Littérature populaire et urgence littéraire : le cas du rap français", in *Trans. Revue de littérature générale et comparée*, n° 9, 2010.
18. Christine Barré-de-Miniac, Françoise Cros et Jacqueline Ruiz, *Les Collégiens et l'écriture. Des attentes familiales aux exigences scolaires*, Paris, INRP-ESF éditeur, 1990, pp. 26-27.
19. Chikako Mori, "Cultures urbaines : entre affirmations identitaires et stratégies de mobilité", in *Academia*, n° 82, Tokyo, Nanzan University, mars 2006, pp. 159-174.
20. Sur ce thème, voir un excellent article de Mustapha Harzoune, "Littérature : les chausse-trapes de l'intégration", in *Hommes et Migrations*, n° 1231, 2001. Voir également Charles Bonn, *Littératures des immigrations*, Paris, L'Harmattan, 1995 ; Alec G. Hargreaves, *Minorités postcoloniales anglophones et francophones (Études culturelles comparées)*, Paris, L'Harmattan, 2004.
21. Pour aller plus loin, on se reportera à notre thèse, "Écrire en banlieue : analyse des pratiques d'écriture chez les jeunes issus des immigrations postcoloniales en Île-de-France", où nous étudions toutes ces formes d'écriture diffuses et interstitielles et leurs significations (Ehess, 2010).
22. Michel de Certeau, Dominique Julia, Jacques Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard, 1975.
23. Philippe Bataille, *Le Racisme au travail*, Paris, La Découverte, 1997.